

Joseph Vente

GUMIERES

mon village, il y a soixante ans...

(souvenirs d'un habitant de Prolanges)

Village de Forez

1998

Les habitants de Gumières vers 1930
(liste des chefs de famille reconstituée par J. Vente)

Barson (le) :

Béal Joseph
Rey Jean Marie

Bouchet (le) :

Champet Baptiste
Chanut Basile
Damon Jean
Liotier Jean
Montet Joseph

Besset (le) :

Chaux Jean Marie
Devin Antonin
Faure Jacques
Gagnaire Jean
Gagnaire Jean Louis
Gagnaire Claudius
Gay Marius
Soleillant Claudius

Catesson (la) :

Chaut Joseph

Champlebout :

Faure Jean
Joannet Eugène
Joannet Régis

Chaux (la) :

Bayle Jean
Catesson Joseph
Faure Jean Louis
Favier Joseph
Mazet Jean
Morel Jean
Morel Joannès
Rolle Jean Pierre

Curtil (le) :

Bereau Joannès
Gauchet Mathieu
Philippon Jean Marie
Philippon Lucien

Devet (le) :

Bayle Claudius

George (la) :

Chanut Antonin
... Antonin
(dit "Mais oui")

Gonsot et le haut du bourg

... Jean de la Marie
(née Barou)
Barou Jean Jacques
Damon Antonin
Montet Jean
Montet Jean Marie
Moristel Claudius
Moutin Antonin

Gruel :

Chassagneux Jean-M
Damon Jean

Gumières (bourg)

...Jean "de la Marion"
Basset Jean
Chaux Joseph
Courat Antoine
Courat Jean Marie
Damon Jean
Faure Antonin
Faure Jean Marie
Faure Marius
Favier Jean Marie
Moristel Jean Bern.
Moristel Jean Marie
Pélisson Jean Marie
Théolère Pierre
Vernet Jean

Mazet (le) :

Chassagneux Pierre
Chassagneux Joseph

Montet (le) :

Damon Auguste
Damon Jean
Damon Joseph
Damon Jules
Dégruel Emile
Montet Jacques

Mure (la) :

Basset Jean
Montet Pierre
Vente Charles

Murcent :

Chalancon Claudius
Chapuis Marius
Damon Henri
Favergeon Denis

Favergeon Marie-
Rose

Genevrier
Moutin Jean
Redon Antonin
Rey Maurice

Plenafeix :

Barrier ...
Bayle ...
Damon Joannès
Néel Claude

Prolanges :

Brouillet Jean Pierre
Chaut Jean-Marie
Damon Jean-Claude
Damon Mathieu
Duvert Jean
Levet Claude
Liotier Charles
Montet Jean
Rochette Marius
Taillandier Jean-
Marie
Tissier Jean-Marie

Puziols :

Chauve Etienne
Damon Jean
Dubost Jean
Faure Félix
Fréry Antonia
Montet Michel
Montet Pierre
Nigon Félix
Rey Charles
Théoleyre Claude

Rochigneux :

Faure Camille
Faure Emile
Faure Jean-Jacques
Roux Jean

Roy (le) :

Roure Jean

Royet (le) :

Faure Jean Pierre
Liotier Eugène

Présentation

Joseph Vente est né le 12 janvier 1916, au pied du bourg de Gumières, d'une famille très modeste comptant sept enfants. Son père meurt le 20 juin 1918 alors qu'il n'a que deux ans et demi. Il passe son enfance et sa jeunesse dans son village natal, allant très tôt travailler chez les autres. Après un service militaire de deux années il revient au pays, mais pour peu de temps ! Quelques mois plus tard c'est la guerre et une interminable captivité en Allemagne... Il ne reviendra à Gumières qu'en juin 1945. De 1936 à 1945, neuf années de son existence ont été ainsi sacrifiées.

Depuis une vingtaine d'années, Joseph Vente, le tonton Joseph comme tous ceux qui le connaissent l'appellent affectueusement, vit à Prolanges. Il fait partie des trois ou quatre derniers patoisants du hameau et des deux douzaines d'habitants de Gumières qui parlent encore notre vieux langage forézien. De plus sa mémoire est fidèle et c'est un observateur plein de finesse des choses et des gens. Dans le cadre des activités du groupe Patois Vivant nous avons longuement enregistré Joseph Vente parlant en patois des multiples sujets qui lui sont chers : la vie du vieux temps, les travaux et les habitants de son village natal tels qu'ils étaient il y a plus de soixante ans alors que Gumières était encore un vrai bourg avec des artisans, des cafés et plusieurs écoles...

De ces cassettes de patois nous avons extrait les pages suivantes transcrites en français. Elles nous paraissent appartenir aussi au petit patrimoine rural, un bien qui est à tous et qu'il ne faut pas laisser disparaître. Nous avons volontairement respecté le style oral qui est celui du conteur et de l'entretien familial avec ses redondances et ses tournures indirectes car il est en lui-même un témoignage, c'est la façon de parler de notre campagne. Il ne s'agit pas d'une anthologie mais d'un bouquet de souvenirs pleins de fraîcheur et de sincérité. Merci Joseph Vente d'être un peu la mémoire de votre village.

Joseph Barou

Le bourg et les hameaux

Je vais vous parler de Gumières il y a soixante ans. Les hameaux, ce sont Murcent, Prolanges, Puziols, le Barson haut, le Barson bas, le Montet, la Mure, le Royet, le Bouchet, le Curtil, Plenafeix, la Grange, le Roy, la Catessone, Rochigneux, la Chaux. Et puis après nous descendons vers Gumières, il y a Gonsot qui est du bourg de Gumières. Et si on veut aller plus loin pour les hameaux, il y a le Besset, Gruel, Champ-le-Bout... Pour les villages, c'est à peu près ça. Les plus importants, ce sont Prolanges, Murcent et Puziols. A Prolanges, je me rappelle de 66 habitants qui sont maintenant au cimetière.

Les écoles

Il y avait trois écoles : une école libre qui était gérée par des soeurs et deux écoles laïques, une pour les filles et une pour les garçons.

A l'école laïque des filles de Gumières, je me rappelle de la maîtresse, Mademoiselle Barthélemy. A l'école des garçons, j'ai eu plusieurs instituteurs. J'ai vu Monsieur Dousson, Monsieur Lozère, et Monsieur Gras, qui m'ont fait l'école. Il y en a eu d'autres après, mais moi je n'allais plus à l'école. Ce sont les trois noms des maîtres qui m'ont fait l'école à moi, ici, à Gumières.

Mais je n'allais pas à l'école toute l'année parce que j'étais né d'une famille de pauvres, avec sept enfants, et que j'avais perdu mon père à deux ans et demi. A ce moment, il n'y avait aucune aide du gouvernement et ma mère, au mois de mai, me louait à l'âge de douze ans pour aller garder les vaches chez les particuliers, jusqu'au mois de novembre, jusqu'à la Toussaint. Donc les mois d'école n'étaient pas bien longs, ce qui m'a bien manqué aujourd'hui, mais enfin à cette époque, il fallait le supporter. Je n'ai rien à dire contre personne, mais je trouve qu'aujourd'hui les écoliers, et les parents surtout, sont bien aidés en comparaison avec ce temps.

Quand j'allais à l'école, que j'avais six ans, je ne savais pas un mot de français. Ma mère m'avait seulement parlé en patois. Pour commencer d'apprendre à lire, il fallait d'abord comprendre un peu ce que cela voulait dire en français. On ne savait pas, ce qui nous faisait perdre du temps. Et puis, petit à petit, le français commença à rentrer dans ma mémoire comme dans celle des camarades. On nous a donné les premiers livres. Au commencement on nous a donné un crayon, du papier pour écrire, pour essayer de faire des lettres, des "a", des "i", n'importe quoi...

Ensuite, quand on a commencé à apprendre à lire, le premier livre s'appelait "L'épi". Il était écrit en grosses lettres mais c'était un peu difficile à enregistrer et à comprendre. Quand on ne sait pas le français et qu'on nous le lit, on ne comprend pas, bien souvent, ce que le mot veut dire. Après un an, deux ans, trois ans, tout ceci s'améliorait. On nous donna ensuite la *petite histoire de France*, la *petite géographie*, la grammaire pour nous apprendre un peu d'orthographe, enfin un peu de tout. Petit à petit, on arrivait à en enregistrer un peu, peut-être pas tout complètement.

En ce qui concerne le patois, le maître d'école ne voulait pas nous le laisser parler quand il nous surprenait en récréation. On savait tellement le patois, et non le français, qu'on parlait en patois entre nous. On avait même quelques lignes à écrire en punition parce qu'on avait parlé le patois, pas la première année, mais deux ans ou trois ans après.

Le patois, je sais toujours le parler, bien sûr, et dans le hameau où j'habite, il y a trois ou quatre personnes, avec qui, quand on se rencontre, je parle encore en patois. Mais il faut que l'on soit seuls parce que s'il y a quelqu'un à côté qui parle le français, on est obligés de couper le patois pour prendre le français. Au début de ma vie je savais mieux parler le patois que le français, ce n'est pas que j'en sais bien long en français aujourd'hui, mais enfin, pour parler je trouve que c'est plus facile en français qu'en patois.

Pour le patois, si vous franchissez les "frontières", si vous allez dans le Puy-de-Dôme, il y a Saint-Anthème. A Saint-Anthème, le patois est auvergnat. Quelques mots changent. Nous disons : "djizon ou djièze" (nous disons), eux ils disent "diègué". Une "barouette" (une brouette), et bien les Auvergnats disent une "cheuvère". Il faut bien prêter l'oreille pour enregistrer ces mots afin de les comprendre. Mais on y arrive quand même, nous sommes limitrophes, à 13 km de distance et on arrive à se comprendre. Mais parler directement l'auvergnat comme eux, ce n'est pas possible, l'accent manque.

Pour le patois, dans les villages d'à côté, les bourgs, les communes, il y a des mots qui ne sont pas les mêmes que les nôtres : Marols, Saint-Jean, Chazelles... Et à Verrières c'est encore un autre problème. Ce n'est pas du tout le même patois qu'ici. Ce de Marols ressemble beaucoup à celui de Saint-Jean. La prononciation de Saint-Jean allait jusqu'à presque la moitié de la commune de Gumières, jusqu'à Prolanges. Au bourg de Gumières, à Puziols, ça changeait. On disait par exemple "é fiè" (j'ai fait) et "é fè" à Saint-Jean, "é diè" (j'ai dit), "dièzèye" à Saint-Jean. On disait à Saint-Jean : "fezè" (je fais), "partè" (je pars) alors qu'à Gumières, ils employaient les mots "parte" ou "é fila".

Travaux de la maison et des champs

A la maison

La lampe et le feu

Dans le temps on s'éclairait avec de l'huile, dans une sorte de petite lampe qui avait une mèche. Quelquefois on mettait de l'huile de colza, mais ce n'était pas toujours le cas ; il y avait une autre huile faite avec d'autres graines, certainement - je ne sais pas son nom - qui n'était pas utilisée pour la consommation. On la vendait pour brûler, comme on a vendu du pétrole, ensuite, quand il y a eu les autres lampes. Ce n'est pas que ça éclairait bien, mais enfin... c'était l'habitude en ce temps.

Ensuite le plus utilisé était le pétrole. Alors il y avait le "crézieu", comme on disait, une petite lampe. Il y en avait de trois sortes : il y avait le "crézieu" pour les femmes qui faisaient la dentelle. Il y avait un gros globe qu'on mettait devant parce que ça éclairait mieux pour piquer les aiguilles et suivre le dessin des dentelles. Puis il y avait le petit "crézieu" qu'on mettait dans la lanterne quand la mère, ou la soeur, allait traire les vaches. Il y avait un enfant, comme j'étais alors, qui devait tenir la lanterne tandis qu'on trayait. Il n'y avait pas beaucoup d'autres facilités que ça. Le pétrole, c'était pour les grosses lampes qui éclairaient et qu'on trouvait bien, mais elles consommaient trop. Souvent par économie, on s'en servait très peu.

Les bougies étaient seulement utilisées pour ceux qui avaient un cheval. Quand ils partaient avec le char à bancs, il fallait une lanterne si on rentrait tard le soir ou si on partait tôt le matin. Dans la lanterne, la bougie était placée dans un tube avec un gros ressort pour la tenir poussée au fur et à mesure qu'elle brûlait et, derrière, il y avait un feu rouge, un petit verre rouge pour signaler qu'il y avait quelque chose sur la route.

Le chauffage, c'était le feu sur le sol dans beaucoup de maisons. Mais ensuite arrivèrent les poêles en fonte. Il y avait les poêles qui avaient trois pieds et qui chauffaient assez bien, tout en fonte. Il y a eu ensuite une autre forme de poêle qu'on appelait une cuisinière qui était tout en fonte aussi avec un four plus grand que les poêles à trois pieds. Ça ressemblait plus aux fourneaux à four. Après vinrent les fourneaux, noirs, tout noirs bien sûr, parce que ceux qui ont des dessins sont sortis bien après. Et après le chauffage, je n'en parle plus parce que le moderne a marché tout le temps, de mieux en mieux, comme pour l'éclairage... L'électricité a éclairé, à Gumières, le 19 décembre 1933.

Dans la cheminée où on faisait le feu, il y avait une grande plaque en fonte qui mesurait bien presque un mètre de haut et deux mètres de large. L'hiver cette plaque était chauffée toute la journée par le feu et elle rendait un peu de chaleur dans l'autre pièce qui était derrière. Cette plaque, on l'appelait la "bretagne" et l'autre pièce on l'avait baptisée la "bretagne" parce qu'elle était chauffée par ce système.

Les autres chambres n'étaient pas chauffées du tout, bien sûr, mais on prenait une brique. Quelques-uns, ceux qui avaient beaucoup d'argent, achetaient des briques qui étaient vernies, bien jolies, mais elles ne chauffaient pas plus que les autres, enfin... elles étaient plus présentables. Chez nous, ma mère nous enveloppait une brique dans un papier ou un sac, une brique de four à pain, de mur, qu'on faisait chauffer. Ça faisait aussi bien que la jolie brique, ça ne coûtait pas si cher, mais ça donnait la même chaleur.

La lessive

Je ne sais pas si vous comprendrez ce que veut dire la "buya". Les draps, on ne les lavait que deux ou trois fois par an dans une grande benne avec des cristaux, du savon et des cendres. On mettait un bouchon à la benne et on laissait tremper ce linge. Après on arrosait, on tirait de cette eau et on arrosait à nouveau par-dessus. On appelait ça "mener la lessive". Et puis un jour, deux jours après, on lavait, plutôt on dégrossissait le lavage et on mettait à la rosée.

Le lendemain, on allait laver au bachat, à la rivière, suivant les possibilités. Il fallait mettre une mâchoire de cochon à la bonde de la benne pour que linge ne bouche pas dans le trou, l'eau n'aurait pas coulé. Les cendres, on les mettaient pures dans l'eau, avec des cristaux et de l'eau savonneuse. On laissait tremper cela et ça dégrassait. Et on avait du linge aussi propre qu'aujourd'hui avec tous les programmes qu'ils nous font, pour la lessive, *Ariel* ou une autre, je ne sais pas laquelle est la bonne.

Le moulin et le pain

Dans chaque maison on faisait le pain de seigle, cuit au four chauffé au bois. Le pain était fait pour quinze jours. Et ensuite il fallait recommencer de faire le pain, tous les quinze jours.

Avant de parler du pain, il faut parler du moulin parce qu'il faut avoir de la farine pour faire le pain. A cette époque, au pied du bourg de Gumières, il y avait un moulin dont le patron s'appelait Claudius Gauchet. Il avait un commis qui s'appelait Jean-Marie Montet qui est resté toute sa vie dans ce moulin. Les gens, avec leurs vaches, leurs chevaux, ceux qui en avaient, et même avec un mulet que j'ai vu une fois, apportaient leur grain à moudre. Ils donnaient une certaine quantité de seigle, je ne me rappelle pas combien au juste, pour avoir le son et la farine parce qu'il fallait déduire le déchet.

A Gumières, il y avait deux boulangers. En remontant du moulin, le premier s'appelait, Jean "de chez Michel". Il s'en est allé et a vendu sa boulangerie à un certain Tonin Gagnaire et à Louis de "chez Jean-Jacques".

Alors les gens ne faisaient plus le pain chez eux. Ils apportaient la farine au boulanger et le boulanger leur cuisait le pain à la façon. On payait, je ne me rappelle plus la somme, peut-être trente ou quarante sous, pour un pain de seigle, et chacun rapportait son pain. Avant, chaque maison faisait son pain ; les gens pétrissaient leur pâte, gardaient un levain d'un mois à l'autre et ils mettaient la farine suivant la quantité de pain qu'ils voulaient faire, et le levain aussi, dans une maie.

Et puis, quand ils avaient bien mélangé avec à peu près la quantité d'eau qu'ils savaient, ils pétrissaient bien. Et ils attendaient que le levain ait fait son effet, deux heures, trois heures peut-être, et peut-être même une heure, ça dépend. Et en même temps ils chauffaient le four avec des fagots de bois. Je ne me rappelle pas à quelle température il fallait que le four soit. Quand ils avaient bien brûlé le bois, il fallait retirer les cendres et la braise. Ils y passaient un grand bâton avec, au bout, un morceau de sac mouillé. On appelait ça un "écouba", c'était pour ramasser la saleté, les cendres.

Ensuite ils enfournaient. Et après une heure, deux heures, le pain était cuit. Ces tourtes, quand elles étaient cuites, pesaient cinq à six kilogrammes, au moins cinq. Ils les mettaient à la cave sur une claie qu'ils avaient installée et qui pendait. Ils les gardaient environ une quinzaine de jours.

Quand venaient les derniers pains, le pain avait un peu moisi. Mais les parents, ma mère, nous disaient : "Attendez les enfants, je couperai votre pain parce qu'il faut enlever seulement le moisi ; c'est du pain, il ne faut pas le jeter". Alors on ne mangeait pas le moisi, mais ce qui était autour du moisi, on le mangeait bien.

Ca me fait horreur aujourd'hui quand j'entends dire qu'on jette des baguettes de pain dans les poubelles. Si à cette époque on les avait eues, quand on était petits, on ne les aurait pas trouvées dans les poubelles, on les aurait trouvées dans le tiroir d'une table.

La laine

Dans notre montagne, les paysans avaient presque tous des brebis. Il y en a qui en avait sept ou huit, dix, douze, quinze... Et ces brebis, ils les gardaient pour avoir la laine. Quand venait la fin du mois de mai, ils les tondaient avec des ciseaux, des ciseaux ordinaires, ce que j'ai vu, moi. Il arrivait bien parfois qu'on coupe un petit morceau du cuir, mais enfin, ça se passait comme ça. Puis on lavait la laine. Quand elle était sèche, il fallait l'étirer et ensuite on l'apportait au Pont, à Saint-Jean, pour la carder. Ensuite, quand elle était cardée, ceux qui pouvaient et qui savaient faire, la filaient. Ma grand-mère, la mère de mon père, ne faisait que ça, tout le long de la journée, tous les jours, filer de la laine au fuseau. Elle ne gagnait pas beaucoup, mais enfin, elle était contente quand même. Ca lui permettait d'acheter son quart de café, sa livre de sucre, son litre d'huile et son demi-litre de vinaigre pour faire la salade ainsi qu'une autre huile, qu'elle brûlait pour s'éclairer avec ces lampes qu'il y avait sur la cheminée. Elles n'éclairaient pas bien, mais enfin...

Les matelas de laine ou de crin, je ne les connaissais pas. Tout à fait autrefois, ici, dans notre région, on utilisait des paillasses de feuilles de hêtre. Quand cette feuille tombait, il fallait aller dans les bois de hêtres et puis, avec une branche, la balayer, sans trop appuyer par terre parce qu'alors on ramassait les graines de hêtre qu'on appelle les faînes. Quand elles étaient dans la paillasse qui était un peu aplatie, ça piquait. Alors on en laissait passer le moins possible. Mais les matelas, de mon jeune temps de gamin, je ne sais pas s'il y avait dix maisons de Gumières qui en avaient...

J'ai deux grands boeufs

Le fameuse chanson de Pierre Dupont a connu un extraordinaire succès dans les campagnes. Elle fait maintenant partie du folklore. Nous avons relevé une version dont les paroles sont adaptées à la région de Saint-Jean-Soleymieux et qui a encore été chantée récemment par Joseph Vente à une rencontre du club du Anciens du canton qui se tenait à Soleymieux.

1

J'ai deux grands boeufs dans mon étable,
Deux grands boeufs rouges, rouges partout.
J'ai un métier de misérable,
Traîner du bois, ça c'est mon goût.
De bon matin, il faut que je me lève
Car il faut bien penser mes boeufs.
J'ai une soif qui me crève
Mais je ne boirai qu'après eux.

2

Au jour matin, j'ouvre mon étable.
Mon *Carlin*, vite il est debout
Bon au collier, bon à la table,
Plus fainéant est mon *Filou*.
Mais lorsqu'ils ont le joug en tête
Pour débarder du gros bois,
Comme ils s'allongent les pauvres bêtes !
La terre tremble sous leurs pas.

3

Et quand je vais dans la montagne,
Où si je vais dans les ravins,
Je dis toujours à ma compagne :
Avec mes boeufs je ne crains rien.
Et quand je descends dans la plaine,
Soit à Précieux, soit à Chalain
Mes pauvres boeufs ont de la peine
Mais le soir ils ont du reprain¹.

4

On m'a dit : il faut les vendre
Et tu en auras des gros sous.
J'ai répondu : j'aime mieux me pendre
Vendre mes boeufs, je ne suis pas fou.

Jean Quiquandon² voudrait mes bêtes
De mon *Carlin*, il est jaloux
Paye un canon, une anisette
Mais tu n'auras même pas *Filou*.

5

Oui, il y a une chose que l'on redoute :
C'est quand on a bien travaillé,
A la police de la route,
Un bon procès, il faut payer.
Comme j'ai dit l'année dernière
Au grand brigadier de Saint-Jean :
Fais ton procès, c'est ton affaire
Les bougies coûtent bien autant.

6

Et quand j'aurai fini ma carrière,
Si mes boeufs sont toujours là,
Pour m'emmener au cimetière,
Attelez-les, ne tremblez pas.
Comme un grand chef militaire
Se fait traîner sur son canon,
Sur un grand char mettez ma bière,
Les pieds tournés vers le timon.

7

Oui, mais avant de me mettre en terre,
Dans une église portez-moi.
Oui, j'ai juré le nom du Père,
Quand mes boeufs ne marchaient pas droit.
L'Eternel connaît ma souffrance,
Je suis bien sûr qu'il me pardonnera.
J'ai traîné du bois sur les pierres
Pauvres scieurs pardonnez-moi.

(paroles de Jean-Pierre Damon, de Gonsot)

¹ Son, farine grossière pour le bétail.

² Nom d'un marchand de bestiaux de la région.

Dans les champs

Fauchaison

Faucher ! Tout le monde fauchait, mais certains peinaient beaucoup plus que les autres. Et s'ils peinaient, bien souvent c'était qu'ils ne savaient pas bien entretenir leur faux. Il ne fallait pas seulement la battre sur l'enclume, il fallait savoir la battre.

Si on coupait de l'herbe, celle qu'on appelait la "bourse de chien", il fallait faire un battage très régulier et très court, comme ça, on arrivait à couper l'herbe. Et si vous fauchiez dans des joncs, c'était l'inverse. Il n'y avait pas besoin que la faux coupe bien. Car les joncs, il fallait les tourner avec la pointe de la faux une fois qu'on les avait coupés, parce qu'ils tombaient toujours devant et non derrière, tandis que la "bourse de chien", elle se raclait, elle suivait l'andain³. Donc, pour mon compte personnel, je préférais faucher de la mauvaise herbe que des joncs, même de la grande herbe, c'était moins pénible. Il fallait savoir faire couper sa faux.

Plus ou moins, chacun faisait tous les efforts qu'il pouvait, bien sûr, mais enfin il y avait des mains qui étaient faites pour mieux travailler que d'autres. Il fallait souvent aiguïser la faux. Mais pour aiguïser, c'était pareil. Il y avait des pierres qui étaient très bonnes. Il y avait la pierre à "volant"⁴ et la pierre à faux. Il fallait être un peu connaisseur et avoir la chance de tomber sur une bonne pierre. Il y avait des pierres qui aiguïsaient très bien tandis que la pierre à "volant" ne faisait que râper au lieu d'aiguïser, donc ça ne faisait pas couper. Si vous étiez dans la mauvaise herbe vous ne pouviez pas en couper. Il y a des fois où il fallait acheter deux ou trois pierres pour en trouver une passable.

Aujourd'hui tout a changé avec les machines. On portait la pierre dans un "couvet"⁵. Si c'était une pierre un peu douce, certain appelait cela une sorte de pierre à huile. Mais ce n'était pas la vraie. La vraie pierre à huile servait pour aiguïser les rasoirs. Pour les autres qui n'étaient pas aussi bonnes, on mettait un peu d'eau dans le "couvet" avec quelques gouttes de vinaigre dedans, ça arrangeait la pierre. Elle coupait mieux.

Les fenaisons et les moissons

Pour les travaux dans les prés, pour les foins, il fallait faucher à la faux, éparpiller le foin, le retourner, le mettre en "roule" et le rentrer. Pour les moissons, il fallait prendre la faucille, faire les gerbes, les attacher avec un lien de paille et faire un "cuchon"⁶. Quand venait l'automne, il fallait rentrer les gerbes dans la grange et lever la cuche ou les cuchons pour battre au fléau.

Le bois et les débardeurs

Pour le bois de chauffage, on se servait de fagots. A Gumières, à cette époque, il y a soixante-dix, soixante-quinze ans, il y avait aussi des fabricants de certains objets : râteau, claie à fromages, chaise garnie en paillé tressée, araire et joug... Les jougs, ça servait pour les débardeurs. Les gens, en juin, allaient faire les pommes de terre, ils allaient aussi, quand ils avaient le temps, couper des sapins, jusqu'aux fenaisons, au moment de piocher les pommes de terre. Les pommes de terre se piochaient avec une pioche et pas avec une piocheuse et un cheval comme aujourd'hui, à cette époque c'était la pioche.

³ Quantité d'herbe qu'un faucheur peut abattre à chaque pas qu'il fait.

⁴ Le volant est la grande faucille qui sert à la moisson par opposition à la "daille", la faux.

⁵ Etui de bois contenant la pierre à aiguïser et porté à la ceinture.

⁶ Petite meule de gerbes dans le champ.

Et entre temps, donc, ils allaient couper des sapins. Ils étaient payés au mètre cube. Et ensuite, il y avait les débardeurs, "lou tsario"⁷, comme on disait. Avec leurs bœufs, ils sortaient les arbres abattus des bois et les mettaient sur un char double⁸ pour les livrer à la scierie. A ce moment, un homme, quand il avait coupé 3 m³ de bois par jour, c'était un bon ouvrier. Et le débardeur, quand il en avait transporté 6 m³ à la scierie de Gumières, que ce soit chez "Charlot" ou chez "Jean-Marie" de Gonsot, il était bien chargé aussi. Ce n'est pas toujours qu'on pouvait y arriver, ce n'est pas comme aujourd'hui où on transporte de 30 à 40 m³ à la fois.

On débarrait avec les bœufs ; certains utilisaient les vaches. J'en ai connu un qui tirait des troncs avec deux chevaux ; il était de Gumières ; il s'appelait Jean-Jacques Courat, mais je parle des temps anciens. Pour les débardeurs, il fallait d'abord sortir les sapins du bois, l'un après l'autre, les mettre sur un chemin, dans un endroit où ce soit facile à charger. Après ça, ils prenaient leur char double ; ils enlevaient l'avant et l'arrière du char et, avec des chaînes, ils faisaient glisser le sapin. C'est les bœufs en tirant qui le chargeaient sur le char. Quand ils en avaient mis 3 m³, quatre, - non, pas quatre, trois seulement -, ils serraient la charge et ils allaient la livrer à la scierie.

Quand les sapins étaient trop longs, ces chars doubles ne pouvaient pas tourner sur les chemins du village parce qu'il y avait des murs, des talus. Il fallait en couper un bout. On avait donc décidé de faire le "chemin neuf" comme on l'appelle. Je l'ai vu faire. Il descend tout droit du bois, mais à force d'y passer des m³ et des m³ de sapins, ça se creusait, les rochers⁹ de "gore" s'écrasaient. Alors quand les roues arrivaient dans un trou de dix centimètres ou plus, je ne sais pas au juste, il fallait que les bœufs donnent un bon coup de tête pour pouvoir ressortir, mais ils le savaient. C'est comme quand quelqu'un les poussait trop, ils savaient se mettre en arrière pour que le char ne les entraîne pas ; ils savaient se défendre d'eux-mêmes.

"L'ambalard" et les attelages

Je ne peux pas vous dire l'époque que c'était ; il y a soixante-dix-huit ans, et peut-être plus, quatre-vingts ans, dans les endroits il y avait beaucoup de pente, après les orages, après certaines pluies, le petit terrain glissait en bas, si bien qu'en haut il y en avait très peu et en bas, il y en avait trop. Et en passant l'hiver, les paysans, avec un brancard, "l'ambalard"¹⁰, chargeaient ce qu'ils pouvaient porter de terre et la transportaient en haut pour en mettre un peu plus où il en manquait.

Les attelages étaient tirés par des bœufs ou des vaches ou des chevaux. Les bœufs et les vaches étaient liés avec un joug. Les principaux chars étaient le tombereau, le brancard¹¹ et le char à quatre roues. Comme outils à bras, il y avait la pioche, des pics, la pioche "bechu"¹², la pioche plate...

Le cidre

Dans le temps, à Gumières, il y a beaucoup de choses qui se sont perdues aujourd'hui. Je prends, par exemple, les arbres fruitiers. Il y avait des pommiers qu'on appelait des "reinetiers". Les pommes grises, les pommes rouges, dont on n'avait pas la vente, étaient conservées assez longtemps, jusqu'au printemps. Avec les plus petites, on faisait du cidre.

⁷ A propos des débardeurs, voir ci-joint page 8 la chanson *J'ai deux grands boeufs*, sur un air de Pierre Dupont, avec les paroles d'un habitant de Gumières.

⁸ Le char "droubli", un char à quatre roues.

⁹ Le vieux mot de patois "ché" a été utilisé pour rochers. On le retrouve dans plusieurs noms de lieu comme le "Chez du Faux", le "Rocher du Fayard".

¹⁰ "L'ambalard", ou "l'ambayard", sorte de brancard, était aussi utilisé pour transporter le fumier ; à rapprocher du français "bard" ou "bayard", brancard.

¹¹ Char à deux roues.

¹² "Bechu", sorte de pioche à dents pour récolter les pommes de terre.

Pour faire du cidre, il fallait écraser ces pommes avec une machine. Certains les écrasaient dans une benne avec une bêche plate. Ils les hachaient, laissaient macérer ces pommes pendant quelques jours et, ensuite, ils les passaient au pressoir. Ce n'était pas toujours facile parce que le pressoir était gras et elles glissaient. Il fallait mettre un lit de paille, un bon lit de pommes, un autre lit de paille et un autre lit de pommes. Après tout ça, on serrait la trappe. On mettait les "margeons"¹³ dessus et on pressait pour obtenir le cidre. Ce n'était pas un cidre de première qualité, mais, pendant les premiers mois, il était quand même bien bon à boire.

Les vendanges

Pour les vendanges, on y allait avec des bœufs ou des chevaux, avec une "charge"¹⁴ ou une benne, ou deux bennes, suivant la quantité de raisin qu'il y avait. C'était presque un jour d'invitation, de plaisirs. On ne payait que rarement cette journée parce que le soir, quand on arrivait à la maison, il y avait un souper, un souper mieux que l'ordinaire pour l'époque ; je vous parle des années 1927, 1928 et 1930. Donc le soir, on chantait ; on chantait parce qu'on avait bu un verre de trop, avant que le jus ait coulé du raisin coupé.

Et puis on laissait fermenter ce vin, selon le temps ; s'il faisait froid, c'était plus long à démarrer, à "cuire". S'il faisait chaud, il fallait environ quatre jours, et on tirait le vin. Alors, de la "charge" avec un gros robinet en cuivre qu'on mettait, on tirait le vin. Ensuite, il fallait sortir la grappe de cette "charge", ou de la benne, pour presser.

C'était des anciens pressoirs montés au carré, je ne dirais pas au juste la surface, trois mètres sur trois mètres, peut-être. Il fallait étaler cette grappe et la mettre bien à plat et puis ensuite on y posait dessus ce qu'on appelait une "trappe". Et sur cette trappe, on mettait des "margeons" qui étaient lourds. Les plus gros allaient à la base et puis ainsi de suite. Quand on arrivait à la cime, on finissait par deux, par quatre, à nouveau par quatre et puis encore quatre et puis deux pour finir. Ensuite avec la grosse vis et des cliquets qu'on appelait des "clavettes", on serrait doucement, d'abord avec une petite barre de fer passée dans un tube. On faisait serrer doucement, doucement et quand ça s'aplatissait, le vin commençait de couler. S'il coulait trop fort, on arrêtait. Il fallait compter trois heures pour faire un pressage, ça dépendait de la quantité qu'il y avait à presser. Ensuite on remettait le vin en tonneaux. Cette "grappe" était mise dans une benne, bien tassée avec, dessus, de la terre.

L'alambic

Ensuite venait l'alambic pour faire l'eau-de-vie. Il fallait enlever la terre et émietter à nouveau la grappe sèche qui s'était conservée pour l'amener au bouilleur de cru. Pour faire l'eau-de-vie, à Gumières, il y en avait un particulier qui avait un alambic à un feu chauffé au bois. Selon la quantité de "grappe", il fallait une demi-journée, trois quarts de journée ou même une journée entière. Un feu après un autre, tout l'hiver, il faisait de l'alcool, soit de l'eau-de-vie de pomme soit de l'eau-de-vie de raisin....

Les gens venaient de Chazelles-sur-Lavieu, de Verrières, de Saint-Jean parce qu'il n'y avait que celui-là pour distiller ; ça durait deux mois. Cet alambic se trouvait derrière l'église de Gumières, près du vieux cimetière, vers une muraille. A côté, il y avait le jardin des soeurs, c'était sur ce petit bout de place qu'on distillait.

¹³ Les *margeons*, appelés aussi *cayons* sont des blocs de bois qui se mettaient sur la table du pressoir.

¹⁴ La *charge*, utilisée autrefois essentiellement dans le canton de Saint-Jean-Soleymieux, est une sorte de grand tonneau très allongé portant une ouverture carrée sur le dessus. Elle se transporte sur un char à quatre roues et remplace la cuve. Voir photo de la couverture.

L'eau

J'ai oublié de parler de l'eau. Il n'y avait pas l'eau sur l'évier comme il y a aujourd'hui, grand avantage qu'on a eu, surtout pour les ménagères qui n'ont plus qu'à tourner le robinet sans prendre les seaux pour aller au puits ou pour aller à l'abreuvoir. Quelques maisons avaient un puits, pour d'autres c'était un bachat¹⁵ communal. Il y avait aussi quelques bachats personnels où les gens faisaient venir l'eau de leurs sources. Le bachat du bourg de Gumières¹⁶ n'était pas alimenté par une source mais par la Mare qui vient du Curtil. On ne buvait pas de l'eau de source.

Quand j'avais 14 ans et que j'étais placé, en hiver, avec Jean-Louis et Joseph, on avait creusé pour avoir de l'eau. Une source sortait au pied d'un terrain un peu loin de la maison. Les tuyaux existaient, mais ça coûtait très cher, donc à ce moment, on faisait des tuyaux en bois de pin. On coupait des pins d'un petit diamètre. Avec une grande vrille, de 1,50 m de long environ, on les perçait ; il fallait aller des deux côtés parce que la vrille ne faisait pas 1,50 m. Pour rassembler les deux pièces ensemble on mettait un cercle en fer, un genre de tôle épaisse et aiguisée des deux côtés et on tapait de chaque côté des bois et ça s'emboîtait. C'était la soudure qu'il y avait à ce moment-là, on ne savait pas souder autrement.

Sur les chemins

Du vieux temps, il y a encore quelque chose qui me reste en mémoire, ce sont les prestations. Les prestations, tout le monde était un peu puni par cette charge d'impôt. Il fallait travailler sans être payé. Suivant la surface de terrain que les gens possédaient, ils avaient tant de mètres de long à faire : 500 m, 400 m, 1 km et peut-être plus, à entretenir les chemins, curer les fossés. Il y en a même à qui on faisait rapporter de la pierre noire sur les routes. Le cantonnier mesurait les m³ ; ils devaient fournir tant de m³.

Tout de suite après la guerre, je ne me rappelle pas l'année que c'était, mais enfin c'était peu après, un habitant du village, Maurice Rey, avait hérité d'une propriété à Chenereilles où il était allé habiter. Quand il déménagea, c'est moi qui ai transporté de Prolanges à Chenereilles ses cochons : une mère truie et ses petits. Quand je suis rentré le soir, c'était la nuit bien sûr. Quand je suis passé à Couhard, il y avait un nommé Claudius qui m'a fait rentrer et qui a voulu m'offrir une tasse de vin chaud parce qu'il faisait froid. Il voulait me prêter une lumière pour la charrette, une bouteille cassée avec au fond une bougie.

Je lui dis : "Oh, penses-tu, je n'en ai pas besoin, j'ai dépassé Saint-Jean, je suis à Couhard". Mais quand je fus vers le Dégrayère¹⁷, les gendarmes m'attrapèrent. J'avais pris trois francs pour transporter les cochons, il me fallut payer le procès tout de suite si je ne voulais pas payer plus cher, donc j'ai donné mes trois francs.

Les domestiques

A ce moment-là, dans les familles, les enfants n'allaient pas en ville comme ça s'est passé ensuite. Ils restaient à la ferme et ils faisaient des journées dans les fermes les plus importantes de la commune. Les gros paysans profitaient de ces pauvres ouvriers pour leur donner un sac de blé quand ils avaient fait deux mois de travail ; un sac de seigle, pas de blé, parce que le blé est plus cher. Un sac de seigle ! Et ils croyaient qu'ils avaient fait un cadeau à

¹⁵ Le bachat (ou bacha) est une sorte d'abreuvoir alimenté par une source. En Forez, il est souvent en pierre et d'une grande beauté. Cf. l'ouvrage de Claude Beaudinat, Bachâ, bachassi, conche et abero, Village de Forez, 1996

¹⁶ Qui n'existe plus.

¹⁷ Lieu-dit à la sortie du hameau de Couhard, sur la route de Saint-Jean-Soleymieux à Gumières.

ces pauvres malheureux. Mais au lieu de leur faire un cadeau, ils les exploitaient tant qu'ils pouvaient. Aujourd'hui ce temps est passé pourtant les gens ne sont pas plus heureux et pas plus riches.

La vie des jeunes de Gumières était toute différente de celle d'aujourd'hui. Les jeunes filles se plaçaient dans les fermes comme bonnes. Elles avaient des petits gages, mais enfin elles rendaient service et elles avaient besoin des quatre sous qu'elle gagnaient.

Quand arrivait, un jour ou l'autre, le mariage, les gens, - enfin certains -, cherchaient à marier leur fille à quelqu'un de plus riche, si c'était possible. En ce temps, on donnait des draps, un lit, parfois deux chaises, une table aux jeunes mariés. Aujourd'hui ils n'en voudraient pas, ils les jetteraient au feu, mais enfin tant pis, acceptons-le quand même. Les gens, les jeunes mariés étaient bien contents d'avoir ces petits secours de leur famille, du père, de la mère, du beau-père, de la belle-mère, des tantes et oncles. Ce temps est passé et la vie de famille a changé aussi. Chacun élevait ses enfants comme il pouvait, pas toujours facilement, mais enfin, bien ou mal, aucun n'est mort de faim ou de froid bien qu'il n'y ait pas eu vingt-cinq degrés dans la cuisine : il y avait plutôt douze degrés. C'était comme ça.

A Gumières, comme dans les communes voisines de Chazelles, Saint-Jean, c'était le même genre de vie. Mais il n'y avait pas les difficultés qu'il y a aujourd'hui, des charges à payer, sauf les impôts. C'était tout ce qu'il y avait à payer.

Chez les gros paysans

A l'époque dont je parle, les gros paysans, - ceux qu'on appelait les "gros paysans" à Gumières - , enfin les plus importants, n'étaient pas les meilleurs pour les ouvriers agricoles. Pour la nourriture, c'était le lard que tout le monde mangeait : une soupe à huit heures avec un morceau de lard et un bout de fromage, à midi une poêlée de pommes de terre dans un plat où, avec une fourchette, chacun piquait à son tour.

Pour la boisson, il y en a qui avait un verre de vin, deux verres, parfois trois. Mais chez d'autres, il n'y en avait qu'un. Donc, un verre de vin au casse-croûte, un verre à midi et un verre le soir. Et pour moissonner à la faucille, avec le "volant", il y avait une cruche d'eau arrosée avec du vinaigre pour se désaltérer. Voici ce qui se pratiquait de 1900 à 1920. A Gumières, je pourrais citer deux ou trois de ces gros paysans, comme on disait.

Quand j'étais "gros gamin"

Dans la maison où je suis resté comme "gros gamin", il fallait conduire les vaches "en champ", deux fois par jour. Le matin, en automne, de dix heures à midi et l'après-midi de quatre heures jusqu'à six ou sept heures suivant la longueur du jour. Et dans le reste de l'après-midi, il fallait bricoler. Quand c'était le printemps, il fallait aller désherber les collets verts, piocher un petit peu. Vers quatre heures, je rentrais. On me donnait une tartine et je menais les vaches au pâturage, parfois au loin, jusqu'à sept heures, sept heures et demie suivant la longueur des jours et aussi le temps qu'il faisait.

Je suis resté, comme petit domestique, au Bouchet, chez Jean "la Gatte", qui était très bien. J'ai aussi été loué à Fortunières, mais c'était plus loin de chez moi. Il n'y avait pas de dimanche ; il fallait mener les vaches paître le dimanche matin et le dimanche après-midi. Ce jour-là, je me levais plus tôt pour traire les vaches et, de Fortunières, j'allais à la Mure, chez nous, chercher ma chemise, mes pantalons propres. Je me dépêchais pour revenir conduire les vaches au-dessus du Roy. Et l'après-midi, je m'asseyais sur un mur, sur les escaliers, et à quatre heures, il fallait prendre un morceau de pain et retourner au pré jusqu'à sept ou huit heures. Ensuite on trayait à nouveau les vaches avant de souper et de se coucher.

Il fallait traire à la main, filtrer le lait, le mettre dans des biches et le descendre à la cave, au froid. Le lendemain, il fallait l'écrémer avec la cuillère. On ramassait la plus grande partie de

la crème qu'on mettait dans une grande biche. Le lait étant écrémé, il fallait le faire cailler et faire le fromage. Pour le beurre, il fallait tourner la baratte avec la manivelle. Quand le beurre était venu, c'était une femme qui venait le laver parce que, où j'étais loué, c'était un célibataire. Donc cette femme venait laver le beurre pour faire la molette avant de la porter vendre à la ville. En ce qui concerne les fromages, nous les faisons nous-mêmes. Il fallait les retourner tous les jours et quand ils étaient égouttés, les saler et ensuite il fallait changer la paille. Il y avait un râtelier qui avait un peu de paille de seigle, triée, propre. Quand ils étaient un peu secs on pouvait les vendre, les porter au marché.

En 1932-1933, je gagnais 100 F par mois, 1 200 F par an. On appelait ça un "baro" ou un "gros gamin". Un "baro", ça n'était ni un grand ouvrier, ni un petit gamin ; c'était entre les deux : quatorze, quinze jusqu'à seize ans. Après on devenait un homme plus costaud et on était considéré comme un ouvrier, un valet et on n'était plus un "baro".

Le valet était loué toute l'année aussi, d'un Noël à l'autre. En 1936, les valets arrivaient à gagner 1 800 F et certains 2 000 F par an mais combien fallait-il faire d'heures ! depuis le matin, six heures, bien souvent cinq heures, jusqu'à neuf heures du soir. Une bonne se louait aussi toute l'année, d'un Noël à l'autre. Elle devait aller garder les vaches, aider à traire, faire la lessive...

Les servantes

Et les bonnes faisaient comme tous ceux de la maison quand c'était les fenaisons. Quand les hommes avaient fauché, il fallait éparpiller le foin, défaire les andains. Ensuite, il fallait le retourner, parfois deux ou trois fois suivant le temps qu'il faisait. Et quand le foin était sec, il fallait "l'accrocher", le mettre en "roule" avec le râteau, à la main, bien sûr. Ensuite les hommes arrivaient avec le brancard et la perche pour serrer la charretée. Ils chargeaient le foin en vrac ; un homme ou une femme faisait les chargements de foin. On serrait le chargement, on égalisait le tour avec un râteau¹⁸ et ensuite on le rentrait dans la grange. Il fallait encore manipuler ce foin à la fourche dans la fenièrre. Ce n'était pas toujours facile surtout quand venait la fin des fenaisons.

Les artisans

Au bourg de Gumières, il y avait des artisans et des commençants : un tailleur, un marchand de tissus, quatre épiceriers, cinq cafés, deux maréchaux-ferrants, un fabricant de barrières en fer forgé, deux sabotiers¹⁹, trois moulins, deux scieries, un cordonnier, un cantonnier. C'est à peu près tout dans le bourg.

Pour parler des artisans et des commerçants du bourg de Gumières, le tailleur s'appelait Col, on l'appelait "Porrique" ; celle qui vendait des tissus en rouleaux, c'était l'Annette de "chez Jean Faure".

Pour les quatre épiceriers, il y avait Jean "de Michel", Pierre "de Gruel", Jean "de Jacques", et la Maria "de chez Sabatier". Un des maréchaux faisait les barrières de cimetièrre, il ferrait aussi quelques vaches, mais pas souvent. Il faisait de jolies barrières qui, dans ce temps-là, étaient à la mode. Aujourd'hui on les enlève, on fait des caveaux, c'est bien mieux, il n'y a pas à balayer ni à mettre de la peinture.

¹⁸ En patois "rapigner" : faire tomber du chargement avec un râteau tout le foin qui risquerait de se perdre au cours du trajet.

¹⁹ En patois "éclouti".

Des deux sabotiers, il y en a un qu'on appelait le "petit Joannet", le "petit parrain". L'autre était Claudius "du Moulin". A Prolanges, Marius "chez Jacquot" faisait aussi des sabots mais seulement de temps en temps, en hiver.

Le premier moulin était celui de Claudius Gauchet, au pied du bourg, mais il n'écrasait pas le grain pour le bétail, il faisait la farine pour le pain. Il y en avait un autre chez Charlot, et celui-ci n'écrasait que pour les vaches, les cochons. Au Curtil, le moulin de Lucien de "chez Pierre", tournait à l'eau aussi mais je ne lui ai jamais vu faire de la farine.

Le fabricant de bennes

J'ai dit qu'il y avait un fabricant de bennes et un tonnelier et puis d'autres qui fabriquaient des quantités d'autres choses. Le "benier"²⁰ faisait les bennes pour aller en vendanges ; les gens commandaient suivant à peu près la quantité qu'ils avaient de raisins, des bennes de quatre hectolitres ou trois hectolitres. Plus petits, on appelait ça des "benons" ; c'était pour tirer le vin. Quand le vin était fait, on le tirait dans ce benon et on le portait dans la cave pour le mettre dans des tonneaux.

Le tonnelier, lui, fabriquait les tonneaux, je l'ai vu travailler. C'est très difficile pour cintrer les planches et puis pour les ajuster, pour que les tonneaux soient étanches, "étuè"²¹, comme on disait, qu'ils tiennent le vin. Il fallait savoir travailler le bois. Et puis, il y avait un tas de petits artisans qui bricolaient pour essayer de vivre ; il faisait des chaises qui étaient carrées, garnies de paille tressée. Ils faisaient des claies²² pour faire sécher les fromages, des araires pour labourer, des râteaux pour râtelier et ils vivaient de ces petits produits comme ils pouvaient. J'ai connu un de ces artisans dans mon village : il est plus souvent allé boire au bachat qu'il n'est allé au bistrot parce que ses moyens ne le lui permettaient pas et ça l'a pas empêché de venir à quatre-vingt-huit ans quand même, tout en bricolant comme ça.

A Prolanges, il y avait "Georges", Mathieu "de chez Georges", comme on disait, qui faisait des bennes aussi. Il est mort vieux, mais j'ai connu aussi son père qu'on appelait le "gros Georges" et sa mère la Benoîte.

Petits métiers

J'ai connu une femme, au pied du bourg de Gumières qui s'appelait Jeanne Marie. On l'appelait la "Grosse Quine", en patois ; c'était un surnom. Elle ne vivait que de son carreau pour faire des dentelles. Tous les jours, tous les jours, sauf le moment où elle faisait son repas, elle faisait marcher ses fuseaux et fabriquait de la dentelle qu'elle mettait sur un carton . La dentelle se vendait au mètre, tant le mètre, mais je ne peux pas vous dire combien, cinq sous, ou trois sous, à cette époque, en 1924 ou 1925. Mais elle n'avait que ça pour vivre, elle ne vivait pas d'autre chose que de son carreau.

Et dans la maison à côté, il y avait celui qu'on l'appelait le "Petit Parrain", un célibataire, un petit homme ; il ne faisait que des sabots, lui, mais alors il les faisait bien. Et, avec les copeaux qu'il avait hachés²³, il se chauffait. Il ne faisait jamais rentrer de bois ; il avait seulement son feu par terre, son panier de bois et il le garnissait de ses copeaux et faisait cuire sa soupe, comme ça. Et il fabriquait des sabots et les vendait, bien sûr. Il vivait de ça, rien de plus, et encore il payait une location pour la maison.

Colporteurs italiens

J'ai vu des Italiens qui passaient avec une grande caisse carrée qui avaient des tiroirs. Ils la portaient sur le dos, bien sûr. Ils vendaient du fil, des couteaux, des ceintures, ils

²⁰ On retrouve ce terme de "benier" dans les actes notariés du XVIII^{ème} siècle.

²¹ "Etuè" : échaudé, en état de contenir un liquide.

²² Claie à fromages : "tsazère".

²³ Hacher, mettre en morceaux : "chapouté", en patois.

vendaient tout un tas de petites choses. Et ils suivaient les maisons et demandaient à coucher²⁴ de temps en temps chez quelqu'un. Ils pouvaient pas payer pour aller à l'hôtel. Il n'y avait pas d'hôtel à Gumières, personne ne faisait dormir. Il y avait des épiceries, mais il n'y avait pas d'hôtel. Une fois tous les deux mois environ, ils passaient avec cette grande caisse. Ils portaient tout sur le dos, ils vendaient des ciseaux, un peu de tout.

Pour les ciseaux, à Gumières, au bourg et à Puziols, on dit "de cuzères". A Murcent, Prolanges les gens disent "de z'écuzères" parce que Murcent et Prolanges, ce sont les derniers hameaux qui parlent comme à Saint-Jean et ça s'arrête à Prolanges. Par exemple, si on dit nous autres, ici, à Prolanges, un "ni" (œuf), à Puziols, on dit un "nio".

Le tailleur

Le tailleur, à Gumières, était à l'entrée du bourg, la première maison à gauche. On l'appelait "Paricot" et son nom était Col. Ce tailleur faisait les pantalons, pour les petits et les grands, il faisait aussi de temps en temps, - mais les gens n'en commandaient guère -, des costumes. Parce que tout le monde ne pouvait pas se payer un joli costume, mais moi, je l'ai vu faire des pantalons, il m'en a fait à moi-même, des petits pantalons en velours. Quand on commençait à aller à l'école, à cette époque, on appelait ça, ces pantalons en velours, des pantalons à tombereau, parce qu'il y avait une trappe derrière et deux boutons pour aller aux W.C., ce qui était très commode. On déboutonnait, la trappe tombait, on faisait tous les besoins qu'on pouvait, tandis qu'aujourd'hui, il faut quitter toute une quantité de choses.

A Gumières aussi, il y avait une femme qui faisait la coiffeuse. On peut dire qu'elle faisait aussi la couturière parce qu'elle était très adroite, même sans avoir appris un métier. Ensuite, elle quitta la bourg de Gumières et elle vint dans le village de Prolanges où elle continua à faire un peu la couturière. Son mari avait acheté deux vaches. Mais bien avant, son père, - je m'en rappelle -, avait beaucoup d'abeilles, des ruches, des mouches à miel. Il vendait du miel et il avait un métier à tisser le lin. On tissait le lin à cette époque, ici. Les métiers, on les a fait brûler, il n'y a pas longtemps, il y a deux ans. Mais moi, ce travail du tissage du lin, je ne l'ai pas vu faire.

Autour de l'église

Pour l'église, il y avait un curé bien sûr, la messe tous les jours, les vêpres les dimanches et jours de grandes fêtes. Pour la religion, maintenant il n'y en a plus.

Enfant de chœur

Enfant de chœur, j'en ai été un. J'ai été enfant de chœur presque avant d'aller à l'école, vers six ans. Parce que pour ma mère, il fallait aller servir la messe ! Et nous étions quatre enfants de chœur. Mais on allait par deux, on avait chacun une semaine à aller servir la messe, le matin, à sept heures, avant de partir à l'école.

Le dimanche, il y en avait deux de plus parce qu'il y avait deux cierges qu'on portait. On était habillé en aube, en blanc comme le curé qui disait la messe, sauf qu'on n'avait pas la chasuble. Il y en avait deux qui se tenaient au pied de l'autel mais ils ne servaient pas la messe, ils s'approchaient quand le curé donnait la bénédiction ; ils venaient autour de l'autel avec les deux cierges ; on les appelait des acolytes.

²⁴ Se coucher : "se dzére", en patois.

Avant de commencer la grand-messe, le curé, accompagné d'un enfant de chœur qui portait le bénitier, le "bénétychi" en patois, montait par la grande allée du côté droit et redescendait du côté gauche pour donner avec son goupillon la bénédiction aux gens, et puis ensuite il quittait la chape et prenait sa chasuble pour aller dire la messe. Après la messe, quand il n'y avait pas de vêpres, il y avait une bénédiction qu'on appelait le Saint Sacrement. Alors le curé remettait la chape, avec un voile dessus, et prenait l'ostensoir ; il donnait la bénédiction. Quand il y avait les vêpres, il ne le faisait pas après la messe.

La messe

Le dimanche, il y avait deux messes à Gumières, la première à sept heures, sept heures et demie et la grand-messe à dix heures, dix heures et demie. La première messe n'était pas chantée mais à la grand-messe, il y avait huit chantres. Les messes étaient toutes en latin. A ce moment, il y avait un vieux farceur qui était à côté des petites stalles des enfants de chœur dont j'étais. Il prisait. Et il connaissait bien la messe, quand c'était le moment où il y avait les burettes, de l'eau et du vin blanc, que l'enfant de chœur versait au curé, l'Ancien dont j'ai parlé tout à l'heure nous donnait une prise pour nous faire éternuer, de façon à ce qu'on fasse une surprise au curé, sans doute. C'était pas compris dans le règlement de l'église, mais c'était fait quand même. Et le petit-fils de ce chantre est maintenant curé à Montbrison !

Baptême

Le baptême, c'était une petite cérémonie. Il n'y avait pas beaucoup de monde ; il y avait la famille qui arrivait et on baptisait l'enfant à l'entrée de l'église, à gauche, à ce qu'on appelle les fonts baptismaux. On ne le baptisait pas dans le chœur, on le baptisait là. Et puis après on donnait les dragées au curé et les gens de la famille, le parrain et la marraine sortaient et jetaient des dragées. Le parrain donnait une étrenne au curé pour le baptême, mais on donnait ce qu'on voulait. Le curé ne demandait pas une somme, si on lui donnait, il prenait, si on ne lui donnait rien, ça faisait pareil. Après on sortait, les enfants étaient là à attendre, pour ramasser les dragées qu'ils jetaient. Il y avait des dragées qui étaient très bonnes, elles étaient un peu rares ! C'étaient les pralines : elles étaient rouges avec un peu de noisette dedans mais il n'y en avait pas beaucoup. Enfin le peu qu'il y avait, c'était donné, c'était déjà pas si mal !

Mariage

Quand "Charlot", comme on l'appelait, a marié sa fille, elle avait dix-neuf ans. Elle s'appelait Maria et elle se mariait avec un homme qui s'appelait Benoît et qui était de la commune de Saint-Jean, du village de Fraisse. Mais le "gros Charlot", qui était un homme bien comme il faut, bien gentil, ça ne l'empêchait pas d'être fier. Un homme fier, c'en était un. Quand il maria sa fille, on fit un barrage de sa maison au bourg. Les gens avaient planté des sapins tout le long du chemin de chez lui à Gumières, des petits sapins avec des rubans. Quand la noce est arrivée au monument la route était barrée par les jeunes. Ils offraient un apéritif, du vin blanc ou je ne sais pas quoi, et il fallait mettre des sous dans la biche.

Et puis après, il y a eu le mariage, mariage sûrement assez bien ! A la sortie, il y a eu les dragées que jetaient ceux qui assistaient au mariage, et même des sous, des sous en bronze : un sou, deux sous. Et puis après, ma foi, ils firent la fête, jusqu'à quelle heure ? Je ne sais pas, je n'y étais pas.

Enterrements

A Gumières, comme à beaucoup d'autres endroits, quand il y avait un enterrement, il y avait trois classes. Pour la première classe tout le chœur était garni en drap noir avec des franges blanches. Il y avait la chaire qui était garnie de même et l'autel de saint Joseph et celui de la Sainte Vierge. Et quand on avait rentré le cercueil, il y avait des chandeliers qui portaient

environ trente cierges, quinze de chaque côté, des chandeliers en bois qui avaient un mètre cinquante de haut. Il y avait aussi un drap de mort où était écrit : *paroisse de Gumières*.

Quand c'était pour des plus pauvres, il n'y avait que quatre cierges et le choeur n'était pas garni, la chaire, les autels n'ont plus. Le drap de mort était le plus ancien que l'église avait ; il portait quatre têtes de mort, c'était tout dans la deuxième et la troisième classe. Voilà ce qu'il y avait quand on enterrait quelqu'un qui était un peu riche, qui pouvait payer. En ce temps-là, on lui faisait tous les honneurs. Je ne sais pas si on suivait toujours l'honnêteté ou l'orgueil mais enfin, ça se faisait.

Pour les enterrements, c'est en 1926, 1927, 1928 peut-être, que le maire de Gumières acheta un corbillard. Avant, pour venir des hameaux ou d'ailleurs, il y avait huit porteurs. Il en fallait quatre de chaque côté. On appelait ça un brancard et le cercueil était attaché dessus avec des sangles. Donc s'il fallait faire deux kilomètres, on mettait huit porteurs parce qu'ils se changeaient pour le trajet. Quand ils arrivaient vers le monument²⁵ de Gumières, là, le curé venait donner une bénédiction et puis après, ils rentraient dans l'église.

Et quand il y eut le corbillard, que j'ai mené plusieurs années, c'était la même cérémonie. Le curé venait vers le monument pour donner la bénédiction au mort avec la croix et l'enfant de choeur. Le curé chantait en latin le "funéraire" du mort, ce qu'on devait dire et l'enfant de choeur portait la croix. Quand on sortait du village, qu'on allait chercher un mort, il y avait toujours une croix dans le corbillard et un homme ou un "gros gamin" la portait devant la voiture, du hameau jusque vers la place, vers l'église.

Le corbillard de Gumières, c'était Jean-Jacques de "chez Jean Bar"²⁶ qui l'avait acheté. C'était quand même un joli corbillard ! Il y avait un baldaquin avec une grande croix et quatre grands flambeaux et deux lanternes garnies en cuivre où on mettait une bougie allumée pendant le temps où on menait le mort de chez lui à l'église et au cimetière. Le temps est passé, le corbillard a été remplacé par les pompes funèbres de la ville, - Mazet, qui a commencé ici. Et puis il n'y avait plus de cheval dans la commune de Gumières pour le tirer. Donc le corbillard restait dans son garage et, un jour, un maire, je ne me rappelle pas lequel, je n'étais pas ici alors, le vendit. Mais il y avait un joli corbillard avec quatre roues caoutchoutées !

Les cloches

Je me rappelle, enfant, quand il y avait de gros orages, à Gumières, on sonnait les cloches et, soi-disant, ces cloches avaient un son qui détournait les orages. Alors, chaque fois qu'il y avait un orage, on sonnait et c'était le travail des sonneurs. Il y avait des sonneurs, pour sonner le dimanche, il fallait sonner une "mode"²⁷. Quand il y avait un enterrement, on sonnait un glas, quand il y avait un baptême, il fallait faire sonner la cloche à tour de bras. A cette époque les sonneurs passaient chez les gens, faisaient une quête. Chacun, - au moins celui qui pouvait - , donnait, ce qu'on appelait en patois, un bichet²⁸ de blé pour le mérite qu'ils avaient eu de sonner. Oui, ils avaient la bonne volonté, c'était tout à fait bien, mais s'ils évitaient la grêle à Gumières, ils l'envoyaient sur Chazelles, ou à Verrières, je ne sais pas trop.

Il y a environ dix ans, à Gumières, on a changé une cloche et on l'a baptisée, un certain dimanche. Il y a eu un grand vin d'honneur que le maire a payé, il y avait beaucoup de monde à la cérémonie du baptême. Le parrain était Marcel Devin et la marraine je crois qu'elle s'appelait Thérèse, celle dont la sœur est maîtresse d'école, Thérèse Faure. Et on a fait le baptême comme ça doit se faire pour une cloche. C'est le premier et c'est certainement le

²⁵ Le monument aux morts de la commune près duquel se trouve aussi une ancienne et belle croix.

²⁶ Jean-Jacques Barou, un maire de Gumières.

²⁷ La mode, du patois "moudè", partir, est une sonnerie prolongée faite un quart d'heure avant la grand-messe.

²⁸ Mesure des grains : environ un double décalitre.

dernier que je verrai faire. Aujourd'hui, les cloches sont électriques, mais alors il fallait tirer la corde. Il fallait au moins quatre hommes pour faire effectuer à la cloche le tour complet ; il fallait la lancer en tirant la corde, deux hommes de chaque côté pour la balancer et y arriver ; ça faisait un plus joli son. On appelait ça *sonner les grandes cloches*.

Fêtes Dieu

Pour les Fêtes Dieu, il y avait trois repositoires. Un était installé au-dessus du cimetière, vers la croix de Gonsot, et en revenant, il y en avait un vers le monument. Il y avait une croix qui aujourd'hui a été reculée parce qu'on a élargi la montée de la cime du bourg. Et puis il y avait un autre repositoire qui était à l'entrée du portail de l'école des soeurs. Le curé, à ces trois endroits, donnait la bénédiction. Quand on sortait pour aller jusqu'à la croix de Gonsot, depuis le bourg jusqu'à la fin du bourg, de chaque côté où il y a les maisons, on mettait des draps, "de lanci"²⁹, comme on disait avec quelques fleurs attachées à côté. Les enfants, les filles et les garçons, avaient une petite corbeille qui était garnie avec un ruban quelconque et contenait des fleurs de genêt. De temps à autre, il fallait en jeter, surtout quand le curé donnait la bénédiction ; il fallait jeter la fleur de genêt. Les garçons, suivant leur nombre, portaient l'encensoir ; au moment de la bénédiction, il fallait jeter les fleurs et encenser. Puis après on reprenait la route, on revenait à l'église.

Pèlerinages

J'avais toujours mal au ventre quand j'étais enfant, mais le médecin ne venait jamais, parce que ma mère ne pouvait pas le payer. Elle me traitait du mieux qu'elle pouvait ; elle pouvait faire des erreurs, mais ça ne s'est pas passé comme ça, tant mieux pour moi. Elle avait fait la promesse d'aller à Ambert avec une autre femme de Gumières. Avec des galoches à semelles de bois, elles allèrent à Ambert à pied et revinrent à pied. Mais elle avait promis, je crois que c'est à saint François Régis. Elle avait promis pour que je sois guéri et elle a fait le voyage, comme ça. Si on parlait aujourd'hui d'en faire autant, personne ne voudrait l'accepter, c'est très sûr.

Il y a 100 ans sûrement ...

Dans un village de Gumières, il y a cent ans sûrement, il y avait des gens différents des autres. Alors soi-disant, je ne sais pas si c'est vrai ou pas, il y avait des choses bizarres : certains matins, ils trouvaient leurs bottes aux cornes des boeufs, ou alors des vaches dehors, détachées ; il y avait des tas de choses dans la nuit qui se passaient. J'en ai entendu parler, mais je peux pas en dire plus parce que je n'étais pas né à ce moment.

La "galipote"

On parlait aussi des "galipotes". C'étaient des gens comme nous qui se déguisaient un peu, si on peut dire. Et, une fois, le curé Patural rentrait chez lui, il revenait de voir des malades, de Murcent, Prolanges ou Puziols. On lui avait payé un verre, et le vin devait l'avoir trompé ; ça ne lui avait pas fait de bien, ça ne l'avait pas rendu malade mais ça lui avait un peu troublé ses esprits, mais pas autant que ça. Le "Jean de Jacques", comme on l'appelait, le "gros Jean Basset" connaissait le curé depuis longtemps et il était allé l'arrêter à la sortie de la scierie à l'endroit qu'aujourd'hui on appelle la *villa du bout du monde*. Il avait pris un manteau, une peau de chèvre ; ce manteau il s'en servait quand il allait faire des tournées de vente de pain avec son cheval, en hiver, pas au mois d'août bien sûr, parce qu'il était imperméable et protégeait bien du froid. Mais le curé Patural, pas si bête que ça, le reconnut et lui a dit en français : "Jean, si tu veux rentrer chez toi, rentre, ou je te passe une "trifouillade"". Et il a laissé le curé tranquille et c'était tout.

²⁹ Drap : "lanci", en patois, mot à rapprocher du français linceul.

Dame blanche

Au *Chez du Faux* il y avait un homme qui s'appelait "François de la lune", je l'ai connu. Quand j'allais à l'école on allait lui demander comment il avait vu descendre la Sainte Vierge dans sa cheminée. Et on lui disait :

- Vous l'avez vue ?
- Oh, oui !
- Et comment elle était habillée ? -
- Oh ! Elle était habillée toute de blanc.

Ca se peut avant de rentrer mais quand elle sortait de la cheminée, elle devait être noire parce que ce n'était pas de la farine, c'était de la suie qu'il y avait dans la cheminée. Mais lui, il le croyait. Et il nous le racontait quand on était enfant, j'avais sept ans, alors, huit ans. Il racontait qu'il avait vu la dame blanche, la Sainte Vierge.

Les distractions

Les cafés

A cette époque, à Gumières, il y avait quatre cafés. Après, il y en a eu cinq. Mais alors, il y en avait quatre. Et comme il y avait deux messes, la première messe à sept heures et demie et la grand-messe, les hivers, à dix heures et demie, parmi les gens, certains allaient à la première, d'autres allaient à la grand-messe.

Et la première boisson, après la première messe, était un café avec une, deux, ou quatre gnôles. Et après la grand-messe, c'était du vin rouge ou du vin blanc, du rosé très peu, et le blanc très peu aussi. Mais le vin rouge, il s'en passait beaucoup. Les apéritifs, que ce soit du *Pernod*, que ce soit du *Ricard*, On n'en buvait pas. Les gens ne les connaissaient même pas, en 1927. Ils ne savaient pas ce que c'était que le *Pernod* ; il n'y en avait point dans le commerce chez nous. Rien d'autre que le vin, le café et l'eau-de-vie.

La fête patronale

Quand arrivait la Saint-Barthélemy, le 24 août, il y avait la fête. Il y avait une roue qui avait un grillage ; on appelait ça faire tourner la banque. Il y avait des assiettes à gagner, des fioles de bonbons... ça coûtait cinq sous chaque partie. On faisait tourner, et il y avait une baleine, comme une baleine d'un corset lacé qui se pliait bien. Si la baleine s'arrêtait sur un triangle blanc, vous aviez gagné, mais si ça ne s'arrêtait pas là, vous aviez perdu les sous, vous aviez tout perdu. Il fallait recommencer une autre partie.

Et le soir, on dansait dans deux cafés. Il y avait l'accordéoniste qui était monté sur une table et qui jouait de l'accordéon. Les gens dansaient, les garçons, les filles et les conscrits qui avaient fait la fête. C'était l'amusement qu'il y avait.

Il y a eu aussi les chevaux de bois, un manège et la cavalcade. C'était avec des chaînes, un appareil qui tournait qui était entraîné par un petit moteur. Une chaise était attachée aux quatre chaînettes, peut-être deux mètres, deux mètres cinquante de haut et ça tournait, pas trop vite, mais ça tournait. C'était, peut-être, deux sous la partie. Celui qui avait des sous tournait, celui qui n'en avait pas regardait.

Les conscrits plantaient, - je l'ai vu une fois ou deux -, un mât de cocagne. C'était un arbre, je ne sais pas combien il mesurait, cinquante centimètres de circonférence ou quarante peut-être par le bas. Il était bien lisse ; il avait six à sept mètres de long. Il fallait essayer de monter à la cime pour décrocher le lot qu'il y avait, celui qui pouvait. Mais il n'y en avait pas beaucoup qui réussissaient, ce n'était pas si facile que ça.

Le "Grand samedi"

Ceux qui étaient loués, à la fin de l'année, pour Noël, allaient faire le "Grand samedi", à la ville (Montbrison). Il y avait un car qui passait. Le transporteur s'appelait le père Peillon, le père de Benoît qui passait à Marols et qui y est passé longtemps après. C'était son père. Il y avait un car qui n'était pas très grand, mais il montait presque autant de personnes sur l'impériale qu'il en montait dans le car. Si c'était aujourd'hui, ça ne serait pas permis mais à cette époque... Les gens se seraient battus pour prendre le car, et quand il y en avait assez, il y en avait assez, il fallait s'en aller. Il y avait des fois où il faisait deux voyages.

On dansait parce que c'était le jour où les ouvriers qui étaient loués avaient touché leurs gages. C'était le moment où ils avaient de l'argent ; ils en avaient plus qu'au mois de juin et ils pouvaient faire la fête. Ils profitaient de cette occasion pour aller à la ville. C'est ce qu'il y avait de plus proche. La foire de Saint-Etienne, on n'y allait pas ; il n'y avait pas de moyens de transport facile à ce moment.

Pour aller au marché, c'était souvent Saint-Jean-Soleymieux ou Saint-Anthème. A Saint-Anthème, pour les plus près, ceux du haut de la commune ; ceux du bas allaient plus souvent à Saint-Jean et, de temps à autre, ils allaient à la ville. Ils portaient le beurre, le fromage, les œufs, peut-être de la volaille, le peu qu'il y avait. C'était surtout les hommes qui y allaient parce qu'ils portaient les paniers fermés, de grands paniers où ils mettaient le beurre et le fromage suivant ce qu'il y avait. Ils prenaient deux bâtons qui se croisaient ; ils se les mettaient sur l'épaule et dans l'anse du panier. Ils portaient cela de Gumières à Montbrison.

J'ai connu un vieux qu'on appelait *Baraton*. Il faisait des échelles et il allait couper du bois mort dans tous les bois des gens parce qu'il n'en avait point à lui. Il ne vivait que de ça. Il descendait à pied à Sury avec un char à bras pour vendre les échelles qu'il avait fabriquées, trois, quatre et peut-être cinq suivant la longueur qu'elles avaient, je ne peux pas le dire. Puis il revenait de Sury avec son char à bras.

A la veillée

Quand c'était le moment des veillées, dans les hameaux, presque tous les hameaux, les gens se rendaient visite le soir pour faire une veillée, pour pouvoir bavarder. Les hommes parlaient de leurs travaux, s'ils avaient beaucoup battu de gerbes ce jour-là, s'ils n'en avaient guère battues ; celui qui faisait les sabots, s'il y avait d'autres sabotiers, disait "moi j'ai fait une paire de sabots". Et les femmes tricotaient des bas, des "chausses" comme on dit en patois. D'autres filaient de la laine au fuseau et d'autres faisaient de la dentelle au carreau. Les dentelles étaient payées - elles étaient roulées sur un carton - au mètre, on appelait ça à l'aune, une aune et quand elles en avaient fait une aune, c'était payé 20 sous, 30 sous, ce qui représentait le mètre de long.

Dans Gumières, au vieux temps, il y a 60 ans, entre les gens, il y avait une bonne entente dans l'ensemble. Les gens s'aidaient souvent pour les moissons, pour rentrer les gerbes, quelques chars de foin, un jour où ça voulait pleuvoir, pour aller donner un coup de main au voisin, pour lui sauver le foin ou attacher les gerbes. Ils s'aidaient plus que maintenant, parce qu'aujourd'hui tout est mécanique... Dans cette vieille mentalité, pour les coups de main dont je parle, s'il y avait eu quelqu'un qui avait besoin, quelqu'un qui n'avait pas de vaches, qui n'avait pas grand chose pour se chauffer, on serait volontiers allé chercher une charretée de bois pour lui... Les gens descendaient même des souches de pin, les vieux, pour se chauffer quand ils se réunissaient le soir, dans une maison à Prolanges. Ces vieilles souches de pin qui avaient beaucoup de résine, de "tiâ", ils les faisaient brûler. Quand ils sortaient de la veillée, ils étaient bien un peu noirs. Il n'y avait pas les douches, mais ils n'en sont pas morts non plus.

La chasse

Je n'ai jamais été chasseur, mais j'ai entendu souvent parler les chasseurs. Comment disait-on ? "Dix chasseurs et dix pêcheurs valent vingt menteurs", ça se peut, je ne sais pas. Il y avait beaucoup de lièvres, c'est ce qu'on chassait le plus. Il y avait le permis de chasse qui existait, bien sûr, mais on chassait aussi l'hiver. Les chasseurs tuaient les lièvres, pas des centaines, bien sûr, je peux pas dire le nombre, mais autant en hiver que pendant la chasse. Et il y en avait toujours. Aujourd'hui, dans le siècle vicieux où nous vivons, alors qu'on n'a plus le droit de chasser - on chasse le lièvre un mois, un mois et demi, comme je l'ai entendu dire par les chasseurs - , ils ne peuvent même pas en tuer. Dans le temps, alors qu'on braconnait beaucoup, il y avait toujours des lièvres. Mais il n'y a pas que les chasseurs, il y a tous les produits qu'on emploie qui détruisent le gibier aujourd'hui : les lièvres, les lapins et tant d'autres.

J'ai connu un chasseur, à Gumières, qui, en 1924, 1925, je peux pas vous dire exactement, avait tué une "biche"³⁰. Il s'appelait Jean *Barrérié* et habitait au Bouchet de Gumières. Les gens, pas moi - j'étais trop petit - , allaient voir ce que c'était, parce qu'ils ne savaient pas ce que c'était qu'une "biche". C'était la seule qu'il y avait, qui était passée. Qui était venue d'où ? Je ne sais pas... On disait : "Barrérié a tué une biche" !

Les écureuils

Pour parler des écureuils, aujourd'hui il y en a, mais il y en a peu. Quand j'étais jeune garçon de dix-sept ans ou dix-huit ans, on en voyait aux bords des bois, pas à tous les arbres, mais on en voyait beaucoup. Des amis de mon âge en tuaient quelques-uns et les mangeaient. Ils les laissaient mariner un peu, pas dans le bon vin, dans un peu de vinaigre et d'eau. Ils avaient le plus mauvais goût quand ils mangeaient la graine de pin, les piques³¹, les "babets" encore verts. Et bien, les écureuils mangeaient cette graine et la viande avait un goût de pin, très fort .

Les grives

Les chasseurs, quand c'était le gros de l'hiver, tuaient des grives. On n'en avait pas le droit mais il fallait le prendre quand même. Il y en avait des quantités parce qu'elles mangeaient le fruit des sorbiers, les années où il y en avait beaucoup. Il y avait beaucoup de sorbiers qui étaient plantés autour des maisons. On pouvait les tirer de l'étable, de la grange ou parfois d'un hangar. Ou alors les chasseurs construisaient une cabane en branches, s'il y avait un sorbier qui n'avait pas de maison assez proche. Ils se mettaient dans cette cabane et quand les grives venaient manger, ils tiraient et ils en tuaient. Il y avait les merles, mais il y en avait moins. Ils se vendaient moins cher, je ne sais pas pourquoi, parce qu'ils n'étaient pas aussi bons ou parce qu'ils étaient moins gros.

Il y avait deux sortes de grives : la "petite" et la "bardelle"³². Il y en avait une, la "bardelle", qui était plus grosse et qui se vendait un peu plus cher : peut-être deux francs, trois francs ; l'autre se vendait un franc cinquante environ, je ne sais plus au juste.

Les grives, certains les mangeaient, d'autres les vendaient. Il y en a beaucoup qui les portaient à Saint-Jean, où, à ce moment les coquetiers achetaient le beurre, les oeufs, les poules, les fromages et tout ce qui s'ensuit. Mais la grive, quand c'était plus le moment de la chasser, ça se vendait en dessous ; le coquetier connaissait son gars. Elles étaient cachées et le coquetier les payait, deux francs, trois francs et c'était fini.

³⁰ Probablement un chevreuil (une femelle).

³¹ "Pique" ou "piquet" : pomme de pin, cf. L.-P. Gras, *Le dictionnaire du patois forézien*, 1863 ; on utilise aussi dans d'autres villages du Forez le joli mot "chiorelles", petites chèvres.

³² Bardelé : tacheté.

La pêche

Pour parler de la pêche, j'ai connu à Gumières deux bons pêcheurs à la ligne. D'autres aussi pêchaient mais ils n'étaient pas aussi habiles pour attraper les truites. Il y avait aussi ceux qui fraudaient, qui tarissaient des trous d'eau ; ça permettait de détourner l'eau dans un pré. Et il n'y avait plus qu'à ramasser les truites comme on ramasse des poires, mais ils laissaient les poires et ils emportaient les truites, c'était plus facile, c'est très sûr. Il y avait les écrevisses aussi, alors qu'aujourd'hui, j'ai entendu dire, je ne l'ai pas vu, qu'il n'y a guère de truites et pas d'écrevisses. Je ne sais pas où elles sont passées, je ne sais pas ce qu'elles sont devenues, mais elles n'existent presque plus.

La vie politique

Les élections

Pour les élections, il y avait les Blancs et les Rouges. Il y avait deux députés en ville, un qui s'appelait Corsin et l'autre Dupin. Et chacun soutenait le parti suivant les idées qu'il avait. Même les plus vieux arrivaient le jour des élections, quand ils avaient bu un verre de trop, à se disputer pour un député de Rouges ou un député de Blancs parce qu'ils ne se comprenaient plus.

Aujourd'hui ce temps est passé, les gens votent toujours mais n'ont pas le même attachement qu'il y avait à cette époque. Je ne veux pas dire politique, ils n'en comprenaient pas davantage, mais ils s'attachaient davantage au député parce qu'il y en avait moins de partis qu'aujourd'hui, aujourd'hui il y a trop de partis. Et pour trouver le bon, il faudrait trop chercher pour ne jamais trouver.

Il y avait de ces anciens qui portaient la musette et qui allaient, depuis l'heure d'ouverture, à huit heures je crois, à la mairie. Ils surveillaient de peur qu'il y ait des fraudes, des gens autres que ceux de la commune qui viennent voter. Ils cassaient la croûte, allaient boire un verre dans quelque bistrot, à cette époque il y en avait quatre ou cinq. Et puis il arrivait qu'ensuite ils se disputent parce que le "canon" leur donnait de la voix, les aidait à parler. Mais enfin, ils avaient un attachement, je crois, plus grand qu'aujourd'hui pour le député. Du passé au présent, il y a une grosse différence, c'est vrai.

Le journal, il n'y avait pas beaucoup de gens qui étaient abonnés à cause du prix. Je ne me rappelle pas ce que ça coûtait à l'année. Mais il y en avait beaucoup aussi qui ne comprenaient pas, en français, les mots que je dis en patois maintenant. Beaucoup n'étaient allés à l'école que pendant deux ou trois ans ; ils savaient à peine parler le français mais parlaient bien le patois.

Les maires de Gumières

Le maire le plus instruit que j'ai connu à Gumières s'appelait Jean-Jacques Barou. Ce Jean-Jacques Barou avait voulu faire un curé ; il avait porté la soutane et puis il fut tenté plus par l'amour que par les curés, il quitta la soutane et se maria. Il est resté maire peut-être trente ans à Gumières. C'était un maire intelligent et capable d'assumer la tâche qu'il avait. Les fonctions de maire étaient moins importantes à cette époque, en 1925, 1930. Elles n'étaient pas assumées de la même façon parce qu'il y avait beaucoup de maires qu'on mettait parce qu'ils étaient riches. Ce n'était pas des lumières d'intelligence mais parce qu'ils sortaient d'un nom riche de la commune, il fallait qu'ils soient maires. Donc les gens de Gumières n'étaient

pas bien au courant de ce qui se passait, ne lisaient pas le journal, ou presque pas. Et s'ils le lisaient, ils ne comprenaient pas bien les détails que le journal donnait.

A Gumières, j'ai connu sept maires. Le premier que j'ai connu était Jean Jacques "chez Jean Bar" un très bon maire, très intelligent, je l'ai déjà dit. Après vint l'"Eugène du Royet", et puis après il y a eu l'Henri "de chez Gauchet" qui fut maire ; il y a eu ensuite Joseph "chez Pierre" qui fut maire puis Jean "chez Jacquot", Jean Rochette. Il y a eu le père Brosse, un curé qui venait des colonies, qui s'était retiré ici ; il est resté maire six ans dans la commune. Et le septième, le maire qu'on a maintenant qui, à ma connaissance, a fait faire beaucoup de travaux dans la commune. Il a obtenu sûrement de bons prêts pour faire ce qu'il a fait réaliser : la place, l'église toute jointoyée, bien suivie, la place bien goudronnée, une salle communale qui est une des jolies salles des environs et je pourrais dire encore etc. parce que je ne peux pas énumérer tous les travaux qu'il a fait faire.

Les malades, les remèdes, les simples d'esprit

Malades et remèdes

Quand on était enfant, les grands remèdes étaient faits par les parents eux-mêmes. A ce moment-là, on avait des petits recours, des petits liquides qu'on achetait. On appelait ça la fleur d'oranger qu'on utilisait quand on avait mal au ventre ; ça faisait pas de mal si ça faisait pas de bien, ce n'était pas mauvais. Et puis, en plus de ça, pour soulager les coliques, on faisait chauffer un sabot plat et on le posait sur le ventre. Moi, ça m'a jamais "énervé", mais je ne sais pas si ça m'a fait du bien, je ne peux pas le dire.

Quand quelqu'un se blessait, par très gravement, mais même pour les jambes cassées, les entorses et bien d'autres bobos, on allait trouver la soeur de Grandrif³³. Si on avait tous les noms de ceux qui sont passés dans ses mains, si on les avait dans la tête, et bien on pourrait en parler un jour de suite sans s'arrêter. Je ne sais pas les dons qu'elle avait mais beaucoup de ceux qui sont allés chez elle en sont revenus contents et ont guéri ; ils ne sont pas revenus guéris le même jour mais ont été guéri par les soins qu'elle avait proposés et donnés avec ses mains.

Les malades voyaient le médecin ou ne le voyaient pas, parce que souvent, quand il arrivait, c'était trop tard, ils étaient morts. Heureusement que la vie a bien changé et qu'on sauve des vies humaines. On les prolonge, on n'évite pas la mort mais on prolonge la vie humaine alors qu'à cette époque, les médecins, il fallait les payer de sa poche ; il n'y avait pas de caisse, il n'y avait pas de sécurité comme aujourd'hui. Mais les gens étaient aussi heureux qu'aujourd'hui. De nos jours, plus on fait de grâces, plus il y a de critiques.

Simples d'esprit

Du vieux temps je me rappelle de deux femmes qui avaient un peu perdu la mémoire. Elles couraient à travers champs, enfin sur les chemins, et elles ne couraient pas, elles marchaient, mais elles restaient parfois huit jours, parfois quinze jours sans retourner chez elles, vers leur homme. L'homme, le premier dont je parle ici, il restait dans mon village. Il avait trois vaches, il faisait son travail tout seul. Quand sa femme revenait, elle restait parfois huit jours, comme parfois douze jours puis elle repartait.

Et l'autre était du côté de Rochigneux, là-haut. Je suis né au pied du bourg de Gumières. Il y avait une ancienne maison. Mon frère y mettait des fagots. Il y avait une petite

³³ Grandrif : commune du canton de Saint-Anthème.

chambre où il y avait des caisses à lapins. Ma mère, un soir, nous envoya chercher un fagot. Il y avait encore ma grand-mère, la mère de mon père qui était avec nous. Quand on est allé chercher ce fagot avec ma sœur qui est morte, - mes frères et soeur sont tous morts je suis seul - , cette femme était accroupie, dans cette chambre. On a eu peur et on s'est sauvés. Et on criait, et ma mère y alla pour voir avec ma grand-mère. On ne voulait pas laisser entrer ma mère, nous, parce qu'on avait peur qu'on la batte. Ma grand-mère nous dit "laisse donc faire..." Cette femme, ma mère la connaissait. Elle l'amena et la garda huit jours chez elle. Elle la faisait coucher dans un lit. On avertit son mari. Son mari vint, elle ne voulut pas le suivre. Ensuite elle s'en alla d'ici, elle sortit son carreau et fit de la dentelle. Elle est restée dans une loge une autre semaine en allant vers les croix du Besset...

Service militaire et guerre

La guerre de 1914-1918

Je voudrais vous parler de la guerre de 1914, mais je ne peux pas bien le faire. J'ai entendu parler les anciens mais comme moi je suis né le 12 janvier 1916 et que mon père est mort le 20 juin 1918 il n'a pas pu me parler beaucoup de la guerre. J'ai entendu quelques anciens qui parlaient des campagnes des tranchées. C'est facile à comprendre, pas aussitôt mais après, que c'était très, très pénible, quatre ans de guerre, quatre ans de tranchées, hiver et été.

Même moi qui ai fait la guerre de 39, elle n'a rien à voir avec celle de 14. Il y a quand même eu, en 1914, un million quatre cent mille soldats qui ont été tués sur le champ de bataille. Donc je trouve que ça fait beaucoup, et en plus tous ceux qui ont été blessés et tout ce qu'il y a eu. C'est ce que j'ai entendu des vieux qui parlaient de 1914-1918.

C'était une guerre combien de fois plus terrible que celle que j'ai faite, moi, parce que celle que j'ai faite, elle n'a duré que neuf mois. Si elle avait duré quatre ans, elle serait devenue plus difficile, plus pénible, mais en quelques mois... C'est la captivité qui a été le plus grave pour tous les combattants de 39-45.

Je vous parlerai de ce que je me rappelle du 11 novembre, en 1925. Il y avait une messe avec le drapeau que les combattants ont acheté et qu'on a toujours. J'ai été délégué cantonal pendant dix-sept ans, président cantonal. Le drapeau est presque tout déchiré mais il est déposé dans l'église ; je n'ai pas voulu le laisser partir ailleurs, parce qu'il est vers l'autel de Jeanne d'Arc où il y a les noms des morts. Je voulais le mettre à côté d'eux. On allait au monument, il y avait le maire qui disait un mot mais il n'y avait pas, comme aujourd'hui, le ministre des combattants qui envoie une lettre à lire au monument. A ce moment le maire parlait des morts, comme moi j'en ai parlé quand j'y suis allé, il y a quatre ans, cinq ans... J'avais compté les noms sur le monument quand j'ai parlé, pour le 11 novembre, de la guerre de 14. Il y en a trente-six qui sont inscrits sur le monument de Gumières. Il y avait des gens qui se présentaient plus ou moins nombreux pour cette cérémonie. Mais je trouve que si on n'est pas capable de respecter deux heures par an ces hommes qui ont sacrifié quatre ans de combat sur le champ de bataille et bien j'en trouve que ce n'est pas honnête.

Les conscrits

A vingt ans, il fallait aller passer le conseil de révision à Saint-Jean. On était accompagnés par le maire et le garde. Bien sûr, il y avait le drapeau, il y avait les clairons, un clairon au moins. Et quand on revenait, et qu'on soit retenus bons pour le service ou pas, le soir, on faisait un repas dans un bistrot de Gumières. Les filles de notre classe, avant que l'on

parte à l'armée, nous offraient "le lapin", c'était un souper chez Rey. Le service militaire, en 1936, il était de vingt-quatre mois.

Service militaire

J'ai été incorporé le 15 octobre 1936, et la loi était alors de deux ans. Après ce temps, je fus libéré... Le 19 mars 1939 je fus appelé pour une période de 21 jours, mais ces 21 jours durèrent jusqu'au début juin 1945, parce que pendant ce temps la guerre se déclara. Nous sommes partis sur le front, sur le Rhin, là-bas, et puis après ils me changèrent de régiment et je suis monté sur Reims ; je devais avoir une permission mais un contrordre arriva. On nous l'avait donnée, je l'avais dans les mains, mais il fallut monter vers le *Chemin des Dames*. Ensuite, il y a eu la guerre courte que nous avons faite. Je fus fait prisonnier le 24 juin, et j'ai été libéré après cinq ans de captivité en Allemagne au début de juin 1945. Voilà ma campagne militaire. C'est pour ça qu'ils m'ont donné la croix du combattant, mais je l'ai méritée, je crois.

Prisonnier

Comme prisonnier je suis resté un mois à Essey-les-Nancy. On nous avait dit que ceux qui avaient été faits prisonniers le jour de l'armistice n'allaient pas en Allemagne. On est restés quinze jours, trois semaines dans un camp. Puis sont arrivés des officiers ; il y avait le curé de Montmédy qui était lieutenant-colonel et qui nous a dit de ne pas partir, qu'on risquait de se faire tuer, qu'on serait libérés peut-être d'ici un mois. Après ce temps, on nous amena à Nancy. On est restés un mois à Nancy et puis, un beau jour, on nous a dit qu'on s'en allait. Ils nous ont embarqués dans un train de wagons à bestiaux, des wagons belges. Nous n'étions pas en gare, le train était arrêté sur une voie, hors de Nancy, là-bas. Avant d'arriver à Verdun, vers le cimetière militaire, le train s'arrêta ; il y avait une sentinelle à chaque porte ; les portes furent fermées et ils nous emmenèrent en Allemagne.

En Allemagne je suis resté dans un camp. Là, il y avait toutes les misères : la faim, les poux, il y avait tout. Et puis, quelques mois après, je suis allé dans une fabrique de ciment, des plaques carrées en ciment. Les Allemands, il y a de tout, mais il y a des bons. Parce qu'ils avaient la carte, ils cachaient, pour moi et pour d'autres, un morceau de leur casse-croûte entre deux plaques de ciment parce qu'ils savaient qu'on avait faim. On ne mangeait que des rutabagas, des biscuits de guerre et une tranche de pain de seigle par jour, une tranche grande comme une main.

Et puis après ils demandèrent s'il y en avait qui savaient travailler dans les fermes. Et moi, comme d'autres, je suis allé dans une ferme. La ferme n'était pas grosse. Mon patron avait eu un grand hôtel à Berlin, il l'avait vendu et ses marks ne valaient plus rien après 1914-1918, alors il faisait sa ferme. Il y avait aussi son frère. Il y avait deux chevaux, six vaches. Lui, il avait 81 ans et son frère avait deux ans de plus. Moi je travaillais tous les jours à la ferme mais j'allais dormir au commando. Pour manger, il y avait une grosse différence entre le camp et là, ce n'était pas la même nourriture qu'en France, mais enfin on n'avait pas faim : beaucoup de pommes de terre, de soupe de bière, des choses comme ça, mais on n'avait pas faim comme dans les camps. La soupe était faite avec de la bière brune, pas de la blonde. C'était de la bière brune que l'on faisait cuire avec de la farine, comme nos grands-parents faisaient la bouillie ici avec du lait et de la farine. Puis ils faisaient griller dans un peu de graisse des petits pains blancs qui faisaient bien quarante grammes qu'ils appelaient des *Brötchen* en allemand. Ils mettaient ce pain grillé dans cette soupe ; on en mangeait deux, trois assiettes. Il n'y avait pas d'autre plat, mais on n'avait pas faim parce qu'il y en avait la quantité pour se nourrir.

La première année que je suis allé dans la ferme, j'ai eu peu de contacts parce que je ne savais pas l'allemand. Mais les Allemands voyaient la victoire pour eux, ils se voyaient occuper la France. Entre ce temps et la fin des cinq ans, moralement, il y avait une grosse différence : ils se sentaient perdus alors qu'au début ils se voyaient dans la victoire de la

guerre. En ce qui concerne les Allemands civils que j'ai connus, c'était bien comme en France, il y avait des braves gens, il y en avait de mauvais, comme partout. Au début, j'avais peu de contacts parce que je n'avais pas appris l'allemand à l'école mais ensuite j'ai pu un peu me faire comprendre.

Les plus mauvais que j'ai trouvés, que j'ai vus, étaient les nazis qui portaient le brassard rouge avec la croix gammée. Il y en avait qui avaient plus de soixante ans et qui étaient encore dans la police qui contrôlaient dans les rues si tout était en ordre. Ils étaient encore de service. Mais les Allemands nous ont fait une leçon d'hygiène, de propreté parce que, entre ici où j'habite, à Gumières, à cette époque et puis l'Allemagne là-bas, il y avait une différence incroyable au point de vue propreté. Moi, ça m'étonnait, c'était une leçon de voir ça. Nous autres, ici, la mère balayait la cuisine avec un balai de bouleau ou de genêt, et là-bas, ils avaient un sol passé en peinture. Et dans les pièces qu'ils habitaient, il n'y en avait aucune qui n'était pas tapissée. Il y avait un grand couloir ; il y avait du carrelage et il avait pour l'hiver double fenêtre : la vraie fenêtre de toutes les maisons et puis une autre qui se posait de dehors et qui s'accrochait à celle-là pour protéger du froid. En ce qui concerne la nourriture, elle était différente de la nôtre, mais c'était le moment des cartes de rationnement donc ils ne pouvaient pas acheter ce à quoi ils n'avaient pas droit.

Mais sans tenir compte d'autre chose, leur direction était meilleure que chez nous. Dans la ferme, il fallait aller déclarer, pour avoir de l'engrais, si vous aviez un hectare de blé, ou un autre hectare de pommes de terre, un hectare de betteraves. Il fallait aller à la mairie et il y avait un syndicat qui donnait la quantité d'engrais suivant la superficie déclarée. Il n'y avait pas de fraudes comme en France. Il n'y avait pas : "Moi je vais te donner de l'argent, tu en auras plus, l'autre, tant pis s'il n'en a point", ça n'existait pas. Dans la ferme où je restais, il y avait la veuve d'un capitaine de la guerre de 14. Elle était locataire chez mon patron. Son mari et elle n'avaient pas eu d'enfants, et ils en avaient adopté un. Ce gamin, ses parents étaient des juifs. Il était devenu ingénieur, il parlait le français aussi bien que moi, même mieux et il m'avait dit qu'il avait fréquenté une fille de Lons-le-Saunier à cette époque. Mais comme ingénieur, avec le système d'Hitler, il fut chassé de ses fonctions parce qu'il venait d'une famille de juifs. Le régime nazi, Hitler, il n'en fallait pas parler. C'était trop imposant ce régime. Il y avait une boulangerie devant la ferme où j'étais, les gens qui allaient chercher le pain au lieu de dire bonjour, disaient "Heil Hitler", et pour se dire au revoir, disaient "Heil Hitler". Il fallait toujours dire "Vive Hitler".

Même les petits paysans avaient tout leur matériel, et la première machine à planter les pommes de terre, je l'ai vue là-bas, en Allemagne. Pour la faucheuse, il n'y avait pas de tracteur, c'était des chevaux, mais ils ne savaient pas ce que c'était de faucher à la main, ils avaient la faucheuse, la machine pour arracher les pommes de terre. Ils plantaient beaucoup de carottes³⁴, des carottes à sucre et des carottes pour les vaches. Les vaches mangeaient seulement 3 kg de foin par jour et le reste était de la carotte mélangée à de la balle.

Mais chaque propriétaire avait sa machine à battre, toutes les machines. Ce n'était pas comme ici, il n'y avait pas ceux qui passaient pour battre, pour faire le travail. Chacun avait ses machines. Pour le bois de chauffage, ils avaient droit à tant de stères de hêtres, mais les forêts étaient à l'Etat. Alors chaque maison avait droit à tant de m³. A cinq kilomètres, il y avait une fabrique de charbon où on achetait du charbon avec des bons. Ils se chauffaient avec ce bois et ce charbon. C'était des briquettes, pas de boulets.

Pour finir, je fus, comme mes camarades, libéré par les Russes, les Mongols qui vinrent. Cela dura deux, trois jours, ça se battait fort dans le coin où nous étions. Et les Allemands firent reculer les Mongols. Nous autres, avec les civils qui restaient, nous sommes partis dans

³⁴ Betteraves. A la campagne on appelle souvent les "vraies" carottes, les *racines*.

les bois, avec des chevaux. Il fallait quitter la ville où j'étais et qui avait deux mille habitants. Et puis après, quand je fus à nouveau rentré, les Russes les firent encore reculer. Ensuite on fut occupés par les Russes, on nous a évacués, on est restés quatorze jours dans cette ville et les Russes y étaient toujours. Et après j'étais sur l'Elbe. On s'en est allés à pied à travers bois avec un petit char pour traîner les guenilles qu'on avait parce que l'Elbe, c'était la frontière avec les Américains, et c'est eux qui nous accueillaient. On a passé quinze jours à travers les bois, d'un côté et de l'autre, tout à pied vers l'Elbe. Je ne sais pas combien de kilomètres on a fait, je n'en sais rien.

Et puis ensuite les Américains nous prirent en charge. Ils ne nous gardèrent pas longtemps d'ailleurs. Nous devions revenir par avion. Mais il y a eu des femmes déportées politiques, qui avaient la priorité. Ce sont elles qui ont pris notre place dans l'avion ; nous autres nous sommes revenus par le train. Et quand je suis arrivé à Saint-Etienne, c'était peut-être minuit, une heure du matin ; il y avait un centre d'accueil au-dessus de la gare de Châteaucreux. Dans chaque commune, le maire avait désigné quelqu'un qui avait une voiture pour aller nous chercher à Saint-Etienne.

Et bien quand nous sommes arrivés, ceux qui sont comme moi, des enfants qui avaient dix ans, il en avait quinze, presque seize quand nous sommes revenus. Je ne les connaissais pas, eux m'appelaient par mon nom et moi, je ne savais pas de qui ils étaient les enfants ; je ne les reconnaissais pas. Nous étions contents mais nous ne nous en rendions pas compte. Et on ne se rendait pas compte que les cinq ans avaient été si longs, là-bas. Même aujourd'hui, je ne me rends pas compte que les cinq ans ont été si longs que cela. On s'était adaptés à la vie de là-bas, sans aimer le pays, chacun aime bien son coin. Mais enfin le temps était passé, on le trouvait long, c'est très sûr. Toutes les années, on pensait, on se disait : ah ! cette année on s'en ira bien, cette année on s'en ira bien. On s'est bien en allés mais on ne s'est en allés que cinq ans après !

Joseph Vente, *Prolanges*, août 1998

Village de Forez, bulletin d'histoire locale

Supplément au n° 75-76

Siège social (abonnements) :

- Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 Montbrison
- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : Philippe Pouzols, André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 1998.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, Saint-Etienne.